



CATHERINE HÉLIE/GALLIARD

≡
**Christophe
 Kantcheff**

Anne-James Chaton est un homme-orchestre, un poète-à-grand-spectacle. Qui a déjà assisté à l'une de ses performances sait la profusion d'images qu'il suscite, mêlant musiques et sons à ses mots. Sur l'écran mental du spectateur, Anne-James Chaton agit comme un projecteur de cinéma qui diffuserait des films inédits et riches en voyages. De ce fait, nombre de ses ouvrages (1) intègrent un CD, qui constitue l'interprétation sonore du livret.

Tel n'est pas le cas d'*Elle regarde passer les gens*. L'enregistrement de cette partition poétique n'est pas fourni. Une note précise qu'il en existe une adaptation pour la scène. Mais, en l'état, *Elle regarde passer les gens* est un texte de 250 pages qui revisite d'un trait tout le XX^e siècle. Il est constitué de douze chapitres ; le premier s'intitule « Le nouveau siècle », le dernier « La

chute du mur de Berlin ». C'est un monument mémoriel, une vaste odyssée à travers le temps. Mais là ne se résume pas l'aventure.

Chaque phrase d'*Elle regarde passer les gens* est grammaticalement constituée de semblable manière, celle qu'indique le titre : elle s'ouvre avec le pronom personnel « elle », au singulier ou au pluriel, et exclut toute relative ou subordonnée. Exemple, le début du livre : « *Elle regarde passer les gens. Elle est assise sur un banc. Elle lit le journal. Elle lit L'Aurore. Elle découvre la lettre d'Émile Zola. Elle n'est pas d'accord.* »

On pourrait redouter une rapide lassitude ou une vaine artificialité. Il n'en est rien. Le texte impose peu à peu son rythme intérieur, sa pulsation. Il « construit » son lecteur, qui lui-même devient le métronome de cette langue rapide, lapidaire, elliptique, la plaque sensible d'une psalmodie épique. On lit : « *Elle*

Jouer avec les icônes

LITTÉRATURE

Dans *Elle regarde passer les gens*, Anne-James Chaton opère une traversée du XX^e siècle au travers de treize femmes célèbres.

est descendue à l'Hôtel du Parc. Elle y restera quinze jours. Elle prendra soin de son amant. Elle pansera ses blessures. Elle oublie sa mission. Elle vit une idylle. Elle s'achève. Elle doit rentrer à Paris. » Ou encore : « *Elle est en janvier 1968. Elle est enceinte. Elle ne sait pas qui est le père. Elle a trop de relations simultanées. Elle n'a pas le temps d'élever un enfant. Elle décide d'avorter.* »

Venons-en maintenant à la question cruciale : qui est « Elle » ? Son nom n'est jamais donné, pourtant l'interrogation est rapidement levée. « Elle » n'est pas unique. On suit ses différentes métamorphoses au long de ce XX^e siècle trépidant. « Elle » est une suite de femmes qui de l'une à l'autre se passent insensiblement le relais au cours d'un chapitre sans transition franche, entre deux phrases dans un même prolongement. Ces femmes – treize au total, pour couvrir le siècle

(un chiffre qui porte chance ?) – ne se ressemblent pas, mais elles ont un point commun : elles sont célèbres. Pour la plupart, elles sont même d'immenses gloires dans leur domaine : artistique, littéraire, politique... C'est pourquoi il n'est pas très difficile de les identifier. Si le lecteur peut avoir un doute à propos de l'une d'elles – un coup d'œil dans une encyclopédie du type Wikipédia suffit à le dissiper –, *Elle regarde passer les gens* n'a rien d'un texte à clés ni à énigmes. Le jeu est trop transparent.

Pourtant, Anne-James Chaton a choisi de ne jamais nommer ces célébrités. Le *continuum* ainsi obtenu a pour effet d'unifier cette traversée séculaire. On parcourt le XX^e siècle non seulement en compagnie de femmes, mais on le revisite au travers d'icônes emblématiques des périodes concernées. L'auteur ne livre donc pas une biographie concentrée de ces figures,

Elle regarde passer les gens, Anne-James Chaton, Verticales, 255 p., 21 euros.

DISPARITION

François Dupeyron

On aimait ce cinéaste-là, qui était également romancier, pour sa fidélité à lui-même et son exigence. François Dupeyron est mort à 65 ans, le 25 février. Né en 1950, il a fait partie après Mai 68 du collectif Cinélutte, avec d'autres réalisateurs (Richard Copans, Jean-Pierre Thorn...). Ses succès, *Drôle d'endroit pour une rencontre* (1988), son premier long métrage, ou *La Chambre des officiers* (2001), quoique sans concession, ont pu faire croire que le cinéaste avait le goût du *mainstream*. Mais François Dupeyron n'a jamais tourné que les films qui lui tenaient à cœur. Ainsi *Inguélési* (2004), d'une brûlante actualité, met en scène une Française tombant amoureuse d'un Kurde désireux de traverser la Manche, ou son dernier, *Mon âme par toi guérie* (2013), avec Grégory Gadebois et Céline Sallette, au « *romantisme inscrit dans le quotidien* », écrivions-nous au moment de sa sortie. François Dupeyron, qui avait récemment dénoncé la friolité des financeurs du cinéma français, était « *un être humain d'une délicatesse infinie* », a tweeté Gilles Jacob. Il avait aussi gardé la rage au cœur.

LITTÉRATURE

Le roman du foot business

C'est d'abord une histoire de regards qui se croisent. Ce qui reste quand le corps, méconnaissable, a subi les outrages du temps et de la maladie. Les yeux bleus de ce clochard puant accroupi dans un hall de gare, Patrick Carlotti, directeur d'une agence bancaire, croit les reconnaître. Il découvrira que ce sont ceux d'un ancien footballeur professionnel. Mais pourquoi cette descente aux enfers ? Carlotti veut savoir. Sur ses pas, le journaliste Arnaud Ardoïn nous plonge dans le monde interlope du foot business où règnent des agents sans scrupules. Avec lui, on remonte les filières de la dope, jusque dans les Balkans. Cette dope qui fera la gloire éphémère d'un jeune adulte immature, avant de briser sa vie sentimentale, et son corps. L'histoire sombre d'un poison qui en cache un autre : l'appât du gain qui abolit toute humanité. Un roman bien documenté sur le milieu du foot.

La Chute des idoles, Arnaud Ardoïn, Michalon, 296 p., 18 euros.

La revanche du typographe

EXPOSITION

L'Orangerie, à Sens, présente une rétrospective Mario Giacomelli, photographe italien longtemps ignoré.

≡ Jean-Claude Renard

S enigallia, dans les Marches, près d'Ancône, en bord de mer. Sens, dans la campagne de l'Yonne. Les deux villes sont jumelées depuis trente-cinq ans. Le lien aujourd'hui se fait à travers le travail de Mario Giacomelli (1925-2000), irréductiblement attaché à sa ville natale (on ne lui connaît peut-être qu'une escapade,

production affranchie des codes, loin des théories et des enseignements, marquée par la fuite du temps, l'obsession de la mort.

Ce sont des portraits au regard fixe, des paysans au labour, des scènes de la vie quotidienne, une femme au bain, des silhouettes de passage, des citadins aux allures de Vitelloni, des paysages dans l'affrontement des reliefs, soumis aux distorsions de l'imprimeur, à ses interprétations graphiques de l'espace, nerveuses et griffées comme des eaux-fortes, livrées à coups de contrastes.

« *Je crois à l'abstraction dans la mesure où elle me permet de m'approcher un peu plus du réel.* » Différentes séries en témoignent ici. Celle des paysages, bien sûr. Mais encore cette rencontre esthétique entre la gravité et la légèreté, avec cette farandole de prêtres aux robes soulevées par le souffle d'une brise, l'envol d'une ronde musicale, enivrés par les flocons de neige habillant les alentours d'une église. Pareille esthétique dans la série de ces vieillards saisis dans le quotidien d'un hospice, dans la fatalité d'un réalisme exacerbé, crûment

éclairés, affaiblis, épuisés, décharnés, aux visages striés, au diapason du paysage des Marches.

Des séries qui sont autant de récits détournés du réel, trempés d'angoisses, d'inquiétudes métaphysiques. Non sans laisser s'échapper des métamorphoses amusées, sans s'épargner de parfums oniriques, de sens grotesque, ni de comique dans l'existence. C'est bien le moins pour celui qui fut considéré longtemps comme un besogneux piqué d'art. ■

mais il convoque la mémoire que l'on a d'elles, qui se confronte à son récit. Ce que déroule Anne-James Chaton, ce ne sont pas des vies incarnées, mais des itinéraires balisés par la légende, des stéréotypes qui collent à une « star ». Et, ce faisant, il en saisit une vérité. C'est à la fois excitant et passionnant. Exemple à propos de celle qui, plus haut, lisait *L'Aurore* : « *Elle peste contre Rodin. Elle le tient pour responsable de sa situation. Elle perd des commandes par sa faute. Elle est victime de ses manigances. Elle subit les agressions de sa bande. Elle a été attaquée par des Italiens. Elle les a reconnus. Elle les a déjà vus dans l'atelier du gredin. Elle doit se protéger de ces malfrats. Elle se cadénasse. Elle place des pièges à loup derrière les portes. Elle creuse des mâchicoulis.* »

Anne-James Chaton aime travailler les destins passés à la postérité. Il l'avait déjà fait notamment dans *Vies d'hommes illustres d'après les écrits d'hommes illustres* (2), trouvant pour chacune une forme particulière. On songe avec ce nouveau livre au geste d'artistes qui ont comme lui réinterprété la vision commune de certaines idoles. Andy Warhol s'est emparé de Marilyn Monroe, Thomas Hirschhorn de Lady Di. Ce n'est pas un hasard si toutes deux sont présentes dans *Elle regarde passer les gens*.

Enfin, Anne-James Chaton propose une lecture du XX^e siècle à la lumière de personnages féminins qui ont eu le génie, plus ou moins involontaire, de le refléter, voire de l'absorber. Comme dans cet extrait, quand « elle » est Margaret Thatcher, qui résonne avec une terrible acuité : « *Elle se méfie de la presse. Elle doit la museler. Elle ne peut agir ouvertement. Elle serait accusée d'atteintes aux libertés. Elle a mis au point une stratégie de contournement. Elle use de son influence auprès des milieux d'affaires. Elle aide son ami Murdoch à mettre la main sur des titres prestigieux. Elle lui livre le Times. Elle le soutient dans sa conquête du Sun. Elle l'incite à acquérir le Sunday Times. Elle en retirera de précieux bénéfices.* »

Elle regarde passer les gens offre aussi une pénétrante et cruelle leçon d'histoire. ■

(1) Notamment aux éditions Al Dante.
(2) Al Dante, 2011.



COLL. MUSINIF

Mario Giacomelli. Empreintes italiennes, l'Orangerie des Musées de Sens, jusqu'au 14 avril.